devez craindre la monotonie. Et cela vous est si facile de rendre vos soirées joyeuses, gaies, agréables. Une fois que l'habitude sera prise, qu'on sera certain de s'amuser chez vous, vous verrez les garçons accourir, rivaliser de zèle et d'amabilité pour vous plaire et mériter vos bonnes grâces, et vos salons ne seront jamais vides. Mais la première condition du succès, est de mettre vos gens à l'aise. Le proverbe le dit : " Là où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir." Ces réunions devront donc être marquées au coin de l'intimité franche, de l'amitié vraie, du bon goût. Pas de politesse forcée et surtout pas de cérémonie. Pour Dieu! mesdemoiselles, ne faites point de cérémonie! Croyez-moi, il n'y a rien que les garçons craignent autant. Comment voulez-vous que l'on s'amuse dans une maison où, avant d'entrer, il a fallu étudier son maintien pendant des heures et apprendre par cœur ce que l'on aurait à dire? Les fats et les sots, ce qui pour moi est la même chose, seuls se complaisent dans un tel milieu. Si le nœud de leur cravate est sans défaut, si le pantalon tombe bien sur le pied et s'ils réussissent à débiter quelques fades banalités, ils sont satisfaits et se croient fort spirituels. Mais ces " cocos " -là sont détestables à tous les yeux et vous leur préférerez toujours les hommes d'esprit. Alors, soyez indulgentes, fermez les yeux sur les petits défauts extérieurs, attachez-vous aux qualités du cœur et de l'esprit et l'on s'amusera franchement chez vous.

C'est ainsi et pas autrement que je comprends les clubs de jeunes filles et il peut en exister une foule. Il en existe peut-être déjà, qui sait? Alors, je suis sûr que les garçons qui ont l'avantage d'aller à de semblables réunions ne sont pas reconnus comme fumeurs enragés et buveurs incorrigibles. Et pour former de nouvelles réunions, il suffit que dix, quinze ou vingt jeunes filles s'entendent entre elles et chargent leurs frères ou quelqu'un de leur connaissance de leur trouver un certain nombre de garçons ayant les qualités voulues et c'est fait.

Ceci dit, merci à mes aimables correspondantes, pour les bonnes choses qu'elles me disent, et qu'elles soient assurées que je recevrai toujours de leurs nouvelles avec plaisir.

GEO. DE MARTIGNY.

Bizarries de la langue

Du Gaulois :

Avez-vous remarqué qu'un grand nombre d'animaux n'ont pas de masculin ou de féminin, absolument comme s'ils n'avaient pas les deux sexes? D'autres ont un nom masculin pour les femelles, ou un nom féminin pour les mâles.

Puisque, conformément à la logique des choses, on dit un cheval et une cavale, un lion et une lionne, etc., pourquoi ne dirait-on pas un éléphant et une éléphante, un passereau et une passerette, un chardonneret et une chardonnerette, etc., etc.?

N'est-il pas ridicule de dire *une* panthère mâle, *un* hareng femelle, *un* chamois femelle, *une* carpe mâle, etc.? Dirait-on *une* mâle et *un* femelle? On dit pourtant *une* outarde mâle et *un* outardeau femelle! C'est un incroyable péché-mêle de mots qui " hurlent d'être accouplés ".

Renvoyé à ces messieurs de l'Académie!

UN ENLEVEMENT

Tous les journaux sont remplis d'histoires horribles. La Province semble s'être mise en train de conjuguer le plus affreux des verbes, le verbe tuer. On se tue en famille, et la galerie frémit mais se délecte au récit des immolations qui se succèdent avec une rapidité qui tient du vertige.

Un jeune fou tue ses trois sœurs et son jeune frère : on sue d'angoisse, mais on jouit à la description des blessures. Un gamin assomme son oncle pour le voler ; on s'indigne, mais on se préoccupe de savoir s'il a bon appétit. Une mégère, hypocrite et adultère, arme son amant et lui prête assistance pour l'aider à scier le cou de son mari ; on crie : *A mort!* mais on se procure le portrait de la coquine et on critique ses toilettes.

C'est hideux ! tout bêtement hideux !

Aussi vais-je jeter un voile phéniqué sur cette purée de cadavres, sur ces tueurs vulgaires autant que féroces, et occuper l'attention de mes lecteurs par le récit d'une aventure d'un fumet délicieux. Notez que ce qui donne de la valeur à ma petite histoire, c'est qu'elle est absolument authentique, et que bien des gens pourront y mettre les noms que je dois, par égard et par prudence, tenir cachés.

* * *

Un gros commerçant de Montréal avait une fille, charmante créature de dix-huit ans. Il avait aussi — et il l'a même encore — un nombreux personnel. Parmi les sujets masculins qui composaient ce personnel, se trouvait un grand beau garçon de vingt-cinq ans, intelligent, instruit, et d'une résolution devant laquelle tous les obstacles devaient céder.

La jeune fille s'appelait Hermance, le jeune homme se nommait Albert.

Les deux jeunes gens se virent, s'aimèrent, se le dirent cent fois et jurèrent de vivre unis. Pour réaliser ce beau projet, il ne manquait que l'agrément du père. Ce monstre d'homme le refusa, sous prétexte qu'Albert n'avait qu'une position médiocre.

L'amoureux revint à la charge, mais il se vit rabrouer de si belle façon qu'il résolut de prendre la place par surprise.

Il avait appris une singulière histoire sur celui qu'il brûlait de nommer son beau-père, et il résolut de tirer parti de ce détail. Nous allons voir comment il s'y prit.

Après avoir attendu deux mois, afin de laisser croire à son patron qu'il avait à jamais renoncé à la main de sa fille, il entra un matin dans son bureau :

— Monsieur, dit-il en faisant une gracieuse révérence, je viens vous demander un conseil.

— Un conseil !... parlez, mon ami.

— Voilà, monsieur. Je suis amoureux d'une jeune fille.

— Eh bien, il n'y a pas de mal à cela.

— Non, certes. J'ai demandé sa main, ses parents me l'ont refusé.

— Et pourquoi ?

— Parce que, disent-ils, ma position n'est pas encore assez brillante.

— Ces parents-là sont des sots. Comment, un garçon comme vous, jeune, bien tourné, plein d'avenir, vous faites à des gens l'honneur de leur demander leur fille et ils vous la refusent ! C'est dégoûtant, ma parole !

— C'est plutôt cruel, monsieur. Aussi est-ce sur ce point que je viens vous demander conseil. Que dois-je faire ?

Le brave homme tomba dans le piège.

— Eh bien, mon ami, vous me plaisez avec votre franchise ; vos malheurs me touchent. Je vais vous faire une confidence qui vous servira à la fois d'exemple et de conseil. Ecoutez :

" J'avais, comme vous, vingt-cinq ans. Comme vous, j'étais employé dans une grosse maison de commerce, et, comme vous, beau garçon, mon cœur et ma main étaient disponibles. Un soir, dans une grande soirée, je rencontrai une jeune fille adorable. Nous faisons un tour de valse. Je lui dis que je l'adore. Elle veut bien se laisser adorer et m'accorder son cœur et sa main si son père consent à notre union. Le lendemain j'allai trouver le papa qui me demanda huit jours de réflexion. Au bout des huit jours, il me répondit sèchement : Non ! — Savez-vous ce que j'ai fait ?... J'ai enlevé la fille, et le lendemain le père me suppliait de devenir son gendre !

" Voilà, jeune homme comme on agit quand on est vraiment amoureux et qu'on se cogne au refus bête de parents cruels.

— Alors, monsieur, dit Albert, vous me conseillez vraiment de suivre votre exemple ?

— Et tout de suite encore.

— Mais si le père allait se fâcher, s'il me traînait devant les tribunaux ?...

— Que vous êtes donc naïf, mon garçon. Croyez-vous qu'un père sera assez stupide pour se livrer volontairement à la risée publique.

— C'est juste. Enfin, c'est votre avis et vous me donnez ce conseil sincèrement.

— Je vous le donne sincèrement.

— Eh bien, monsieur, dit Albert en se redressant, c'est fait !

— C'est fait, quoi ?

— J'ai enlevé Mlle Hermance.

— Ma fille ? Vous avez... tu as osé enlever ma fille, misérable !

Et le père outragé s'avancait, menaçant, vers le jeune homme. Mais devant l'attitude à la fois respectueuse et ferme de son interlocuteur, il se radoucit et dit sévèrement :

— Enfin, monsieur, où est ma fille ?

— Elle est chez ma mère, où elle attend avec une impatience égale à la mienne que vous reveniez sur le refus formel que vous avez opposé à notre union, il y a deux mois.

Le père tomba dans un fauteuil. Un pli sévère rayait son front. Il réfléchit un peu, puis il demanda gravement :

— Vous êtes-vous conduit en honnête homme ?

— Oh ! monsieur !...

— C'est bien, fit-il en regardant sa montre, prenez une voiture. Moi, je rentre à la maison, et si dans un quart-d'heure vous ne m'avez pas ramené ma fille, vous devrez renoncer au bonheur d'être mon gendre. Dans le cas contraire, d'ici à huit jours les bans seront publiés.

Et ils ont été publiés.

JEAN BADREUX.

Nouvelle servante

— Quel est votre petit nom ?

— Marie.

Vous prendrez celui de notre ancienne bonne : nous y sommes habitués, et cela nous sera plus commode.

— Bien, madame. Comment s'appelait-elle ?

— Maximilienne.